



L'ASIE EN NOIR



Michel IMBERT
**EN REVENANT
DE TIANANMEN**



Picquier poche

Extrait de la publication

Michel IMBERT

*En revenant
de Tiananmen*

Roman policier



*Éditions
Philippe Picquier*

Extrait de la publication

© 2013, Editions Philippe Picquier
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex
www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Liu Bolin / Courtesy Galerie Paris-Beijing

Mise en page : Christiane Canezza - Marseille

ISBN : 978-2-8097-0923-0

*Les mensonges écrits avec de l'encre
ne sauraient dissimuler une vérité écrite avec du sang.*

LU XUN

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Zhung Zihong, ex-leader étudiant de 1989

Ses ex-lieutenants :

Han Zuo, peintre

Fa Lina, ouvrière

Wang Liang, fonctionnaire

Bei Hua, voyou, junkie

Duang San, ouvrier du bâtiment

Sun Guangfa, employé de magasin

Li Xiaoren, ouvrier agricole

Ou-Yang Hong, homme d'affaires puis chauffeur de taxi

Prologue

Le convoi avançait vite. Il avait ordre de stopper près du troisième périphérique, le long d'une grande avenue dans le Sud de Pékin, et d'attendre les ordres, mais bientôt, barrant la route à cet objectif, une fumée noire envahit la voie d'un trottoir à l'autre. La jeep de tête freina. A travers les volutes lourdes qui s'enroulaient comme un dragon, on distinguait une barricade de fortune, appuyée sur un bus de ville en feu. La fumée âcre irritait la gorge des soldats. Le capitaine prit la responsabilité d'engager le convoi sur la droite pour rejoindre, dans une rue du district Chongwen, le poste de contrôle le plus proche, établi trois jours plus tôt dans une maison d'angle (un salon de coiffure en temps normal, mais réquisitionné pour l'occasion). L'enseigne en façade, constituée d'un cylindre à bandes blanches, bleues et rouges, tournait toujours autour de son axe comme si, à l'intérieur, on taillait encore les cheveux des gens et pas la chair vive du peuple.

Un peu plus haut dans la rue, on percevait mouvements et clameurs. Alertés par le bruit des jeeps, des citoyens enhardis s'étaient rassemblés pour jeter des meubles sur la chaussée et faire barrage à la colonne de véhicules détournée qui cheminait vers eux.

Dans la jeep de tête, le lieutenant porta le mégaphone à hauteur de sa bouche. Il assura que la colonne ne s'arrêterait pas. Une commode en bois bon marché et des planches entassées pêle-mêle éclatèrent sous les roues du véhicule. Les citoyens, hommes d'âge mûr pour la plupart, se groupèrent au milieu de la rue derrière les dérisoires obstacles qu'ils avaient jetés. « Pourquoi faites-vous ça ? Rejoignez-nous ! » crièrent-ils aux militaires, mais la colonne avançait toujours à vitesse réduite. L'un des plus jeunes hommes décida alors de s'allonger en travers de la chaussée. Un autre, plus vieux, se coucha précautionneusement sur le dos, sa tête touchant presque celle du premier. Une expression déterminée durcissait ses traits. Il avait les bras collés le long du corps. Une femme et deux autres hommes firent de même. Les cinq personnes allongées couvraient sur deux rangs la largeur entière de la rue où étaient garés, côté droit, quelques voitures et minibus. La jeep de tête ralentit encore, mais ne stoppa pas. Le mégaphone fit à nouveau entendre sa voix métallique. « Nous ne nous arrêterons pas ! Veuillez dégager la voie ! Je répète : nous ne nous arrêterons pas ! » Plusieurs dizaines de mètres

séparaient les véhicules du rempart de corps. Bien des convois avaient été arrêtés de cette façon, mais celui-là comptait bien rejoindre le poste de contrôle où, au même moment, un militaire poussant brutalement devant lui un jeune homme en chemise blanche le faisait entrer dans l'ancien salon de coiffure à la vitrine occultée par un tissu de camouflage.

Un autre civil se trouvait déjà à l'intérieur. Un soldat le frappait. Le jeune homme à la chemise blanche cria, se jeta à genoux et exhorta le soldat à cesser de frapper le malheureux.

L'un des militaires, portant les insignes d'officier de l'ALP – la bien-nommée Armée de libération du peuple –, sortit pour observer la situation dans la rue. Un peu plus haut, il y avait un attroupement autour du barrage humain. Les gens couchés avaient l'air résolu à ne pas bouger. A deux mètres du premier corps allongé, la jeep s'immobilisa enfin. Les citoyens applaudirent. L'officier pesta et rentra dans le poste de contrôle.

Tapi dans l'ombre des saules qui bordaient la rue, un témoin qui ne prenait pas part aux passions des uns et des autres observait la scène. En se démanchant le cou, il apercevait un peu l'intérieur du poste de contrôle. Il avait le souffle court, tirillé entre le désir de comprendre ce qui se passait dans le poste et celui de voir ce qui se préparait quelques dizaines de mètres plus haut dans la rue, avec ces gens qui faisaient du vacarme et la voix menaçante du mégaphone. Il s'approcha prudemment, prenant

des photos en alternant un Nikon muni d'un téléobjectif et un Canon équipé d'un objectif 50 mm, puis il remonta la rue pour se mêler au groupe de citoyens près des jeeps. Une femme, le visage luisant de transpiration, les yeux brillant d'excitation, lui cria de prendre des photos de ce qui se passait, mais le témoin s'intéressait plutôt à l'officier qui ressortait maintenant du poste de contrôle, accompagné de deux soldats traînant le jeune homme passé à tabac et celui à la chemise blanche. Deux autres militaires à l'air arrogant fermaient la marche, fusil à la main. Guidés par l'officier, ils avancèrent jusqu'au groupe de citoyens. L'homme en chemise blanche couvrait de ses supplications la clameur de la rue. Il se jeta à nouveau aux pieds de l'officier. Celui-ci le releva par le col de sa chemise blanche, le gifla à la volée, criant des ordres secs en lui montrant du doigt l'autre, passé à tabac, maintenu par les soldats. Puis, méprisant les manifestants allongés par terre, il marcha vers la jeep à l'arrêt, parla au lieutenant et à son chauffeur, et les fit descendre. Les manifestants retenaient leur souffle. Ceux qui étaient couchés en travers de la route relevaient la tête, essayant de comprendre ce qui se passait. Ils étaient encore convaincus de gagner leur pari. Leur détermination ne faiblirait pas, ils s'en étaient tous fait le serment intérieurement.

D'un pas chancelant, Chemise blanche avança vers le véhicule. Des larmes roulaient sur ses joues

qu'il n'essuyait pas. L'officier s'écarta pour lui laisser la place. Le jeune homme s'installa au volant et fit rugir le moteur. Les roues patinèrent une seconde. La jeep bondit en avant, roula sur les corps au milieu des hurlements d'horreur et des éclaboussures de sang.

29 juillet 2008
Village d'artistes de Dashanzi,
quartier nord-est de Pékin

Quelques amis et moi pratiquions – je devrais dire fabriquions – de l'art contemporain dans un village d'artistes aux ateliers répartis le long d'allées rectilignes en damier, proche du célèbre 798 qui, plus qu'un lieu de création, est maintenant devenu un regroupement de galeries branchées et de restaurants *hype* pour collectionneurs européens et américains. La Chine brigait une place de choix dans le domaine juteux de l'art international. Nous formions un prolétariat artistique en nous prenant au sérieux, sous le joug d'une censure qui, tel un vent capricieux, soufflait d'un côté puis de l'autre... Mais il faut que je me présente : mon nom est Han Zuo. Je suis peintre. Ma carrière aurait pu avorter très vite car les événements dramatiques de ma jeunesse allaient me rattraper. Je pensais que tout était oublié, mais l'histoire n'était pas terminée. Mes démons et mes peurs m'attendaient derrière la porte. On dit qu'il vaut mieux que l'œuf ne

heurte pas la pierre, mais je réponds avec un autre proverbe, qu'on ne peut pas marcher en regardant les étoiles avec un caillou dans sa chaussure. Je ne saurais dire exactement quel était l'esprit qui m'habitait, ni quel enchaînement de circonstances m'a permis d'avoir le courage de chercher la vérité au mépris de ma carrière, de ma liberté, de ma vie peut-être.

Je pense aujourd'hui à Ai Weiwei, artiste chinois très médiatique qui affronte le gouvernement en le critiquant ouvertement dans les médias, je songe à Chen Guangcheng, avocat aux pieds nus¹, militant des droits de l'homme, qui n'a pas eu peur de défendre des causes au risque de sa propre liberté, ou encore à Gao Zhisheng, avocat disparu, sans doute détenu dans une prison secrète, et à combien d'autres encore, moins médiatisés ? Je côtoie suffisamment d'Occidentaux de par mon métier d'artiste pour savoir que ce que j'ai fait est incompréhensible pour eux. Je tiens à préciser que nous autres Chinois sommes tout aussi lâches que les autres devant des risques importants, mais les Occidentaux, trop liés à leurs habitudes de consommateurs, à leur idée que tout doit finir en *happy end*, à leurs illusions des droits de l'homme qu'ils croient universels, ne comprennent pas que des citoyens

1. Le mouvement des avocats aux pieds nus tire son nom des *yijiao yisheng*, médecins aux pieds nus, en fait, des paysans de l'ère maoïste promus médecins après une formation sommaire.

qui mangent à leur faim et dont l'économie, de plus en plus florissante, laisse espérer des lendemains ensoleillés, à l'instar du paradis socialiste que prônait Mao, puissent jouer leur liberté et leur vie à la roulette russe. Ils oublient que la Seconde Guerre mondiale avait poussé certains d'entre eux aussi à des conduites aussi absurdes que mourir pour la liberté.

C'était ce que mes six compagnons de jeunesse et moi allions faire.

Nous étions le 29 juillet 2008, l'année du Rat. Pékin était en effervescence à cause des JO. On venait de frapper au portail de l'atelier. Bruits de meuleuse et coups de marteau cessèrent. La porte grinça. Un collègue cria mon nom à l'autre bout. Une visite pour moi. Une femme. Je pestai, la croyant envoyée par la galerie où j'exposais pour remplacer une toile par une autre. Les Jeux olympiques, programmés dans une dizaine de jours, mettaient tout le monde sur le gril. Je portais un tee-shirt blanc estampillé BEIJING AWAITS 2008 OLYMPICS, troué et moucheté de peinture, un jean sur lequel j'essuyais continuellement mes mains maculées. Je n'avais pas l'intention de remettre mes longs cheveux en ordre, ni de frotter les taches multicolores ponctuant mon visage ou de changer de tee-shirt. Sale j'étais, sale je la recevrais. Je vis s'avancer d'un pas hésitant, au milieu du joyeux

capharnaüm, une silhouette fine qui me fit un choc. Cette femme, c'était le souvenir des odeurs de sang et de poudre, les clameurs de la foule, le grincement des chenilles de tanks. C'était Fa Lina, dont j'avais été très amoureux. Un carré court, d'un noir de jais, encadrait son visage. Elle était désorientée au milieu des odeurs de peinture, des œuvres inachevées, des sculptures en résine qui encombraient l'espace. Une grande toile commencée, derrière moi, présentait un grand fond d'un rouge intense que son regard fixa, perplexe. Je fis quelques pas pour venir à sa rencontre. Nous ne nous étions pas revus depuis près de vingt ans, mais elle gardait encore au coin des yeux ce rayon de soleil qui me faisait fondre comme de la pâte de haricots au bain-marie.

— Han Zuo, tu as changé. Et toutes ces peintures, c'est étonnant...

Je restai muet, paralysé. J'avais pensé à elle si souvent, en camp d'abord puis après ma libération, quand j'avais entamé un travail artistique, j'avais rêvé d'elle bien souvent sans pourtant faire quoi que ce soit pour la revoir. La vérité, c'est que j'avais peur d'avoir à évoquer les traumatismes de notre jeunesse.

Echangeant des propos d'une banalité affligeante, nous tournions autour du pot comme deux combattants qui s'observent.

— Toi, par contre, tu es vraiment... la même.

C'était tout ce que je trouvai à dire pour briser la valse des préambules. Lina sourit.

— ... La même que la première fois que je t'ai vue. Il y a dix-neuf ans. Le 20 avril, précisai-je.

— Tu as toujours été attentif aux dates, fit-elle remarquer.

Cette réflexion me toucha, car elle signifiait que Lina avait gardé un souvenir aigu de moi.

Je haussai les épaules avec l'envie de rajouter quelque chose, mais je ne réussis qu'un commentaire pompeux :

— Tiananmen, c'est l'endroit où la terre et le ciel se réunissent, et c'est là que nous nous sommes rencontrés !

— Han, je ne suis pas plus sensible à ce genre de symboles qu'en 1989, dit-elle avec un sourire pincé et douloureux.

— Il n'empêche que c'est à Tiananmen que je t'ai rencontrée.

Elle sourit franchement, cette fois.

— Oui ! Et tu m'as aidée à retrouver mon portefeuille volé pendant la manifestation.

Son air se fit grave.

— Tu sais pourquoi je suis là ?

Je la regardai sans répondre.

— Tu te souviens de Ou-Yang Hong ? poursuivit-elle.

— Bien sûr, murmurai-je, intrigué par le ton de sa voix, froid comme un scalpel.

— Ou-Yang est mort.

— Ah ? soufflai-je sans me sentir vraiment affecté par cette nouvelle.

Les visages de mes camarades d'infortune revenaient parfois me hanter dans des cauchemars, l'espoir qui nous avait accompagnés, durant ce mois et demi qu'avait duré notre lutte, s'était transformé en une sorte de cynisme et je n'avais jamais réellement souhaité avoir des nouvelles des autres. Ou-Yang n'était pas le camarade dont je me sentais le plus proche. En dehors de Zhung Zihong, le leader de notre groupe, et de Lina, c'était de Bei Hua, mon camarade de promotion à l'école des Beaux-Arts, avec qui j'avais fait des tours pendables avant que les événements ne dramatisent nos vies. Ou-Yang m'avait toujours paru antipathique et, à la fin, carrément inquiétant. Il était mort, la belle affaire ! Où Lina voulait-elle en venir ?

— Ou-Yang était divorcé. Il a occupé une fonction importante, mais après son divorce, il était chauffeur de taxi et habitait entre le quatrième et le cinquième périphérique, au nord-ouest de l'aéroport, au septième d'une tour de quinze étages.

Elle hésita à continuer, mais de toute façon je ne parvenais pas à me concentrer sur ses propos. Je regardais sa peau claire où dansait la lumière qui tombait des hautes verrières poussiéreuses sous la charpente de l'atelier.

— Il est tombé !

— Il est tombé. Ou-Yang est tombé, répétais-je stupidement.

— La Sécurité publique a d'abord conclu à un suicide.